

Marc 1,29-39

## COMMENT JÉSUS SOIGNE SON ÉGLISE

La traduction que nous donne le Lectionnaire de cet Évangile reprend l'expression « esprit mauvais, esprit impur », pour désigner le démon, mais le démon est plus que cela. Cinq fois, ici, le texte en parle. Mais pour l'instant, commençons par le commencement en remarquant le lien qu'il y a avec l'expulsion de l'esprit impur dans la synagogue.

« En quittant la synagogue de Capharnaüm, Jésus va chez Simon et André », littéralement : « entre dans la maison de Simon et André ». Jésus avait chassé l'esprit impur du peuple juif, cet esprit qui refusait les exigences de l'enseignement de Jésus et la confiance totale en son autorité. Maintenant, Jésus entre dans la maison de Simon et André. Or, dans saint Marc, « la maison » désigne toujours l'Église, ou plus exactement la communauté des disciples de Jésus ; « la maison » désigne donc ici cet embryon d'Église que Jésus a constituée en choisissant ses quatre disciples. « Or, la belle-mère de Simon était au lit avec de la fièvre ». Ceci précise encore le sens de cette Église et l'état dans lequel elle se trouve. Mais, remarquons d'abord que saint Marc souligne l'imperfection de cette Église en l'appelant « la maison de Simon » ; il ne dit pas « la maison de Pierre ». Ensuite, quand Jésus guérit la malade, il est dit : « Il la fit se lever » ; c'est l'idée de résurrection : Jésus constitue son Église par l'esprit de résurrection. Enfin, le texte dit : « elle les servait », terme employé pour désigner un service liturgique et toujours utilisé dans le culte que l'Église doit rendre à son Seigneur. Donc, nous voyons comment, par cette malade, la belle-mère de Simon est figure de l'Église, mais l'Église qui a la fièvre.

Quelle est cette fièvre ? Vous trouvez, à ce sujet, un passage dans le Deutéronome, chapitre 28, versets 21 et 22 : « Le Seigneur t'enverra la peste jusqu'à ce qu'elle t'ait effacé de la terre où tu vas entrer pour la posséder. Le Seigneur te frappera de langueur, de fièvre, d'inflammation, de fièvre chaude, de sécheresse, de charbon et de nielle, fléaux qui te poursuivront jusqu'à ce que tu périsses ». Ce chapitre développe les bénédictions, mais aussi les malédictions. Ce que je viens de vous citer est mis en liaison avec les plaies d'Égypte, envoyées en châtiment à ceux qui s'obstinent à vivre selon la chair. Toutes ces maladies sont données cette fois-ci à Israël, parce qu'il a voulu revenir en arrière et vivre comme les Égyptiens, comme le monde de la chair.

Voici donc le sens de notre Évangile : quand Jésus a chassé l'esprit impur d'une communauté ou de quelqu'un, immédiatement la chair découvre ses faiblesses. C'était une communauté valable et, pourrait-on dire, exemplaire ; mais dès que Jésus a fait sortir l'esprit impur et qu'il l'a chassé, tous – mais ici c'est la communauté de Jésus – découvrent qu'ils n'étaient encore soutenus, pour une bonne part, que par l'esprit impur. Et de fait, dans l'Écriture, le mot « esprit » signifie toujours la force. Maintenant, ils n'ont plus cette force, et ils sont livrés aux faiblesses de la chair, à leur imperfection. Alors l'homme vivant de la chair commence à perdre la boussole, à s'affoler, à s'inquiéter, jusqu'à dire : « Je n'en sortirai jamais ! ». Le découragement arrive immédiatement, ou bien c'est la fièvre dans ses activités, mais tout ceci ne sert à rien si ce n'est à nous faire mettre au lit. Voilà ce qu'est la belle-mère de Simon : c'est la communauté que Jésus a délivrée de l'esprit impur et qui découvre qu'elle est enfiévrée. Elle croyait servir le Seigneur, mais c'était l'esprit impur qui lui donnait cette illusion de bien servir le Seigneur. Maintenant qu'il est chassé, ils découvrent que c'était seulement l'homme charnel qui se donnait le contentement de faire quelque chose pour Dieu, et qui s'activait, et qui venait

présenter à Dieu toutes ses belles actions ; celle-ci, certes, n'étaient pas parfaites, mais enfin tous étaient quand même au service du Seigneur. Mais ici, Simon et les autres disciples ont bien trouvé que leur communauté ne servait pas le Seigneur, puisque le texte dit : « Quand la fièvre l'eut quittée, elle les servait ». Ainsi, nous voyons comment Jésus ôte cette fièvre pour la rendre capable de le servir, bien plus : pas seulement le servir, car le texte dit : « elle les servait ». Elle se met aussi à servir tous ses membres.

Après avoir guéri sa communauté de la fièvre, Jésus voit le soir arriver et c'est le coucher du soleil. Nous étions jusqu'ici au jour du sabbat, en ce jour où Jésus a expulsé l'esprit impur dans la synagogue, et le même jour où il a désenfiévré son Église. Cela montre le lien qu'il y a entre la synagogue et l'Église, entre le peuple juif et l'Église du Christ. « Le soir venu, après le coucher du soleil » : Marc ne dit pas tout de suite « le lendemain », parce qu'il veut encore faire un lien entre ce qui va se passer et le sabbat. Jésus va maintenant s'adresser aux païens, au monde païen, qui n'est ni la synagogue ni l'Église, et le salut qu'il a donné à l'Église et au peuple juif, il veut le donner au monde païen. Cependant, nous sommes bien en un jour nouveau, car chez les juifs, le jour commençait, non pas à minuit, mais à 6 heures du soir. « Or le soir étant venu, après le coucher du soleil », cela nous indique bien le lendemain du sabbat.

Si maintenant nous passons tout ce qui concerne le sens du « démon », le soin que Jésus donne aux malades à la porte de « la maison de Simon », et l'expulsion des démons, nous arrivons au « lendemain, encore en pleine nuit », et nous voyons Jésus sortir et prier dans un lieu désert, puis Simon venir le trouver pour le ramener à Capharnaüm. Mais Jésus dit : « Partons ailleurs, afin que je proclame la Bonne Nouvelle, car c'est pour cela que je suis sorti ». Jésus avait donc terminé sa mission, et il était sorti pour prier son Père de lui dire ce qu'il devait faire, et en même temps [pour] recevoir la force nécessaire pour accomplir ce que le Père veut. Mais Simon ne l'entend pas ainsi, il se met à sa recherche et lui dit : « Tous te cherchent ».

Simon voudrait ramener Jésus là où il a passé. C'était si bon quand ils avaient expulsé l'esprit mauvais et désenfiévré la belle-mère, chassé les démons, et soigné les malades. S'il pouvait toujours vivre au milieu de ce qu'il a guéri, comme ce serait bon. Mais Jésus ne s'arrête jamais là où il a agi. Jésus court toujours en avant, car son lieu de repos, c'est le Père. C'est pour cela qu'il était allé prier, et que son Père lui avait dit : « Continue ! Avance ! Tu as fait le bien, ne t'en occupe plus, c'est entre mes mains ». Jésus n'est donc pas là où il a passé. Et puis, d'autre part, Jésus veut signifier à ses disciples que ce n'est pas à eux à dire ce qu'il doit faire. Jésus dirige la mission, même celle de l'Église.

Et vous voyez comment, tout à la fin, il est dit : « Il parcourait toute la Galilée et il annonçait la bonne nouvelle dans les synagogues ». Il avait été dans une synagogue, faisant en petit tout ce qu'il devait accomplir sur la terre : choisir ses disciples, expulser les esprits impurs, etc. Tout cela, il va le recommencer à un niveau supérieur et l'étendre à toute la Galilée. Ceci indique comment Jésus agit dans l'Église et dans le monde : quand Jésus agit, il le fait par couches successives, dans la mesure où nous sommes capables de supporter ce qu'il demande, où nous sommes capables de supporter sa grâce. Car, qu'y a-t-il de plus lourd à porter : le péché qui nous écrase ou la grâce de Dieu ? On oublie que la grâce de Dieu est infiniment plus grande que le péché. Alors, il doit la donner presque goutte-à-goutte, c'est-à-dire dans la mesure où nous sommes capables de la recevoir, comme on donne à un enfant ce qu'il peut manger. Alors si, comme l'enfant qui se laisse éduquer à chaque âge par l'enseignement de son père, nous nous laissons former par Jésus, alors nous avons la chance d'accéder à un niveau supérieur et de rester avec lui. Mais malheur à nous si, comme Simon, nous disons à Jésus : « Non ! Non ! Reviens en arrière ! Tu m'avais fait telle grâce jadis, je me rappelle encore tel jour d'un état extraordinaire de consolation. Seigneur, je vais essayer de le revivre, donne-moi la grâce de le revivre... ». Dire cela, c'est se couper du Christ, c'est s'éloigner du Christ, alors qu'on s'imagine être avec lui. C'est un danger de vouloir revenir en arrière. Bien sûr, on peut, pour rendre grâce à Dieu, se ressouvenir de toutes les grâces qu'il nous a données, mais dans le but d'avancer, pas de refaire la même chose.

Donc, comprenons bien comment chaque fois que l'esprit impur est sorti de nous, nous ne devons pas nous étonner de notre faiblesse, de nos imperfections et de cette impression que nous avons de faire marche arrière, et qu'au lieu de progresser, nous avons encore reculé. À ce moment-là, il faut accepter de voir, il faut ouvrir les yeux pour découvrir les passions de la chair, soit grandes, soit petites encore, qui sont cachées en nous et que l'esprit impur, par la force qu'il avait, nous empêcher de voir. Il faut aussi veiller à ne pas être passionné pour ses idées propres, car être passionné pour ses idées, c'est encore vivre selon la chair. Il faut donc savoir sentir le découragement ; c'est très bon quand on sait ce qu'il signifie ; il signifie que, laissés à nous-mêmes, nous ne pouvons rien faire et qu'il n'y a qu'une solution, c'est que le Christ vienne pour nous désenfiévrer.

Mais n'oublions pas que dans cette démarche vers le Christ, quand on sent son imperfection, quand on sent sa faiblesse, quand on sent le découragement, la grande tentation est de vouloir dire à Jésus : « Tu m'as déjà aidé, aide-moi de la même façon, que je vive ce que j'ai vécu ». Non ! Jésus donne toujours du neuf à vivre, et ce neuf est toujours de l'ancien, si on veut, puisque c'est toujours lui-même ; et chaque fois, Jésus nous le donne et montre ce que nous sommes, afin de nous faire avancer. C'est la pédagogie de Dieu, déroutante pour l'homme. Habituellement, entre hommes ou avec des enfants, on montre d'abord le bien qui a été fait, et puis, de temps en temps, on montre un peu le mal pour faire avancer. Dieu fait le contraire. Alors, apprenons à ne pas être désarçonnés ; quand Dieu nous décourage, disons-nous : « Tiens, cela commence à aller bien ; je vais commencer à voir clair et être dans les dispositions voulues pour être désenfiévré et délivré par le Christ. Plus que cela, je vais maintenant pouvoir marcher, je vais pouvoir avancer ».

Demandons-le maintenant à Notre Seigneur, durant cette Messe. Lui aussi s'avance depuis presque deux mille ans. De Messe en Messe, de jour en jour, il s'avance vers son Père ; et nous nous rassemblons, nous aussi, à chaque messe pour le suivre et pour marcher vers le Père.

Voilà la vraie consolation que nous devons chercher : rejoindre Dieu, et pour cela, faire uniquement sa volonté, puisque sa volonté, c'est l'expression de lui-même et c'est le chemin qui nous mène jusqu'à lui.

Gérard WEETS  
La ramée, Jauchelette, 1976.